

TURQUIE

ARMÉNIE

# CETTE FRONTIÈRE QUI NE VEUT PAS S'OUVRI

Depuis 1993, impossible de franchir la ligne de 270 kilomètres qui sépare les deux pays. Un des derniers «murs» aux portes de l'Europe.

PAR CLAUDE FABER (TEXTE) ET JUSTYNA MIELNIKIEWICZ (PHOTOS)



Akyaka, terminus. Autrefois, un train reliait cette petite ville turque à l'Arménie, dont on devine les côtes à l'arrière-plan. Mais plus aucune locomotive ne s'aventure au-delà depuis le gel des relations diplomatiques entre les deux pays en 1993. En cause, la non-reconnaissance par les Turcs du génocide arménien et la question du Haut-Karabakh.



GYUMRI / ARMÉNIE



## DOUZE HEURES DE ROUTE VIA LA GÉORGIE

Gyumri est à moins de dix kilomètres de la Turquie. De Gyumri à Akyaka (page précédente), il suffirait en théorie d'une petite demi-heure de voiture. Dans les faits, il faut contourner la frontière arméno-turque en passant par la Géorgie : un trajet de douze heures environ. Deuxième ville d'Arménie avec 140 000 habitants, Gyumri abrite une base militaire russe de 5 000 hommes. La cité est toujours en reconstruction depuis le tremblement de terre qui a frappé le pays en 1988, comme en témoigne l'église du Saint-Sauveur, toujours en travaux.



IGDIR / TURQUIE



### OTTOMANE, PERSE, RUSSE, ARMÉNIENNE...

Des chauffeurs de taxi collectif font une pause dans une maison de thé («çayevi», sur le mur), à Iğdir (80 000 habitants). Ils desservent les bourgades proches de la frontière, mais ne la franchissent pas. Comme la plupart des localités de la région, Iğdir a connu un destin chaotique : prise par les Perses à l'Empire ottoman au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle tomba aux mains des Russes au XIX<sup>e</sup> siècle à l'issue des guerres russo-persanes ; elle intégra la République démocratique d'Arménie en 1918, avant d'être cédée à la Turquie en 1921, lors de la signature du traité de Kars.



EREVAN / ARMÉNIE



## UN SYMBOLE BIBLIQUE EN TERRE D'ISLAM

«Au septième mois, au dix-septième jour du mois, l'arche s'arrêta sur les monts d'Ararat.»

La Genèse (8, 4) décrit en des termes très précis le lieu où s'échoua l'arche de Noé. Le mont Ararat (5165 mètres d'altitude), qui se dresse à 1000 kilomètres d'Ankara et à 40 d'Erevan, est sacré aux yeux des Arméniens. Son imposante silhouette s'affiche comme le symbole de la nation arménienne, sur les bâtiments officiels ou les étiquettes de cognac. Depuis 1920, il fait pourtant partie du territoire turc. Et reste sous haute surveillance militaire, car en zone kurde.



KARS/TURQUIE



## ICI RÉGNA JADIS UN SOUVERAIN ARMÉNIEN

A Kars, une des villes les plus orientales de Turquie, l'université du Caucase, fondée en 1992, accueille plus de 12 000 étudiants, dont de nombreux Kurdes, principale minorité de la région. La ville reste chère aux Arméniens puisqu'elle fut, au X<sup>e</sup> siècle, la capitale d'un de leurs royaumes. De jeunes diplômés posent ici sous le drapeau turc et le portrait de Mustafa Kemal «Atatürk», le fondateur de la République turque en 1923. Pour beaucoup d'Arméniens, le «père» de l'Etat turc a entériné le déni du génocide commis entre 1915 et 1916 sous l'Empire ottoman.



MARGARA / ARMÉNIE

### AU BOUT DE LA RUE, ON NE PASSE PLUS

La frontière avec la Turquie se trouve au bout de cette route, au niveau de la tour située à l'arrière-plan. A 40 km d'Erevan, Margara est bordé par le fleuve Araxe qui sépare les deux pays. Des gardes russes et des soldats arméniens y patrouillent en permanence. La plupart des villageois se disent favorables à une réouverture de la frontière.



ARMAVIR / ARMÉNIE

### DES CHEMINS DE FER EN CIRCUIT FERMÉ

Un train, ici stationné dans la gare d'Armavir, relie deux fois par jour Erevan à Gyumri en trois heures trente. Avant la fermeture de la frontière en 1993, la voie ferrée et l'autoroute qui reliaient la Turquie à l'Asie passaient par l'Arménie. Depuis, cette dernière est isolée de ses voisins. En train, seul le passage par l'Iran reste possible.



Tous les jours, en fin d'après-midi, Mehmet vient fumer sa cigarette sur cette colline de caillasse, de boue et d'herbes sèches avec vue panoramique sur Kars, ses toits en tôle, ses façades jaunâtres et ses minarets parsemés. Sans emploi fixe, sans argent, sans femme et ce jour-là sans feu, ce quinquagénaire à la voix forte vit de petits boulots, garde des troupeaux, cultive des légumes ou triture des moteurs de vieilles Peugeot increvables. Comme beaucoup de Turcs, il refuse de parler de politique. On ne sait jamais... Tous les jours, il s'assoit au pied des blocs de béton qui dominent la ville. Deux imposantes silhouettes d'une trentaine de mètres, plantées dans la rocaïlle. Deux totems immobiles, face à face, sans visage. C'est le «Monument à l'humanité», qu'avait fait ériger en 2008 l'ancien maire de cette ville de 130 000 habitants, située en Turquie orientale. L'édile, membre du Parti républicain du peuple (CHP), favorable à la réconciliation avec l'Arménie, voulait offrir à sa commune un «symbole de paix et d'amitié» entre les peuples turc et arménien. Un geste fort pour cette ancienne «ville frontière» négligée par les guides touristiques mais sublimée par l'écrivain turc Orhan Pamuk, Prix Nobel de littérature en 2006, qui en a fait le décor d'un de ses plus beaux romans, «Neige», traduction de Kars en français. Ancien carrefour commercial, Kars fut la capitale d'un royaume d'Arménie au X<sup>e</sup> siècle, avant de changer maintes fois de propriétaires et de redevenir arménienne en 1919, pour quelques mois.

Mais en 2009, le maire de Kars a perdu les élections au profit d'un membre de l'AKP, le parti islam-conservateur au pouvoir depuis dix ans dans le pays. Et en janvier 2011, Recep Tayyip Erdogan, Premier

ministre turc, a piqué une colère noire face à la statue. «Monstrueux», a-t-il lâché, en ordonnant sa destruction sous prétexte qu'elle dénaturait le site. Aujourd'hui, un tribunal a retardé la démolition. Mehmet se souvient du jour où les bulldozers sont venus commencer le saccage. Des gamins ont alors caillassé les machines. Dans la même période, Bedri Baykam, le «Andy Warhol turc», connu pour ses positions laïques, démocrates et pro-arméniennes, était poignardé à Istanbul, après avoir critiqué en public la politique de l'Etat et défendu le monument de Kars. Mehmet est au courant de tout cela, mais ses commentaires, il les garde pour lui. Il tire sur sa clope en silence et regarde l'horizon. En direction de la frontière arménienne. Depuis 1921, elle se trouve à une trentaine de kilomètres. Et depuis 1993, elle est fermée. Verrouillée, cadennassée.

### Le match de football Arménie-Turquie, en 2008, a ouvert la voie à un accord qui n'a pas été ratifié

Avant, il fallait une heure de voiture pour se rendre de Kars aux premiers villages arméniens. Désormais, il faut remonter vers le nord, emprunter de mauvaises routes, franchir des reliefs souvent enneigés qui culminent à 2 000 mètres et faire le détour par la Géorgie pour redescendre en Arménie. Dans le meilleur des cas, un voyage d'une douzaine d'heures en voiture. Si les douaniers font preuve de bonne volonté... Kars et l'Arménie, si proches par l'histoire et la géographie, sont coupées l'une de l'autre.

C'est Ankara qui a décidé unilatéralement, en juillet 1993, de geler toute relation diplomatique avec Erevan, la capitale arménienne, et de fermer cette frontière d'environ 270 kilomètres. A ce blocage, deux raisons : la solidarité avec l'Azerbaïdjan turcophone,

«Etat frère» et partenaire économique (la Turquie est son principal fournisseur), en conflit depuis plus de vingt ans avec l'Arménie sur la question du Haut-Karabakh (voir plus loin notre encadré), mais aussi l'opposition viscérale à une reconnaissance officielle, par la communauté internationale, du génocide de 1915, pour laquelle bataille Erevan.

La «diplomatie du football» a pourtant fait naître un espoir. Le 6 septembre 2008, le président turc Abdullah Gül s'était rendu à Erevan à l'invitation de Serge Sarkissian, le chef d'Etat arménien, pour assister au match Arménie-Turquie, en vue des éliminatoires de la Coupe du monde 2010. C'était le premier pas d'un processus qui culmina avec la signature de protocoles de réconciliation, le 10 octobre 2009 à Zurich, visant à normaliser, enfin, les relations entre les deux pays. Cet accord signé devant Bernard Kouchner, alors ministre français des Affaires étrangères, Hillary Clinton, la secrétaire d'Etat américaine, et Sergueï Lavrov, l'ex-chef de la diplomatie russe, prévoyait la reprise des relations diplomatiques et la réouverture de la frontière. Mais depuis, plus rien. Les parlements turc et arménien n'ont pas ratifié les accords. Incomplets, bâclés, mal ficelés, comme le pensent nombre d'observateurs, les textes ont soulevé beaucoup d'interrogations, de craintes et de critiques. Turcs et Arméniens se sont renvoyé la balle, se reprochant de freiner le processus. Aujourd'hui, les Turcs conditionnent plus que jamais la ratification des protocoles à la résolution du conflit au Haut-Karabakh, d'autant qu'ils doivent rassurer l'Azerbaïdjan, ulcéré de voir son alliée prête à négocier avec l'ennemi arménien. Quant à Erevan, elle refuse de poursuivre les discussions tant qu'Ankara ne reconnaîtra pas le génocide. Bref, c'est l'impasse.

«Vous savez, les Arméniens, on n'a rien contre eux. C'est les Etats qui s'embrouillent», affirme Gokmen, un serveur turc de 46 ans. A l'évocation du génocide, il ajoute : «Les guerres font des morts. A quoi bon toujours parler du passé...» Ici, à Akyaka, bourgade d'environ 3 000 habitants située près de Kars, à une dizaine de kilomètres de l'Arménie, et comme partout le long de la frontière, le sujet reste épineux. Dans l'ensemble de la société turque aussi, même si des intellectuels font circuler des pétitions pour demander pardon. Même si des journalistes publient des articles parfois au péril de leur vie. Même si de grandes personnalités turques prennent position.

En 2005, Orhan Pamuk a été menacé physiquement et juridiquement après avoir déclaré dans un journal suisse : «Un million d'Arméniens et 30 000 Kurdes ont été tués sur ces terres, mais personne d'autre que moi n'ose le dire.» Aujourd'hui, Pamuk séjourne le plus souvent aux Etats-Unis.

### Des commerçants et des hommes d'affaires turcs se plaignent du manque à gagner

«La vie moderne, c'est loin d'ici», lâche Gokmen, dans son snack poussiéreux, tapissé de pubs de sodas et de joueurs de foot. Son café vous arrache les dents avant de vous poignarder au ventre. Personne ne connaît le taux de chômage à Akyaka ; 30, 40, 50 % ? D'après Gokmen, c'est pire que ça. Avant 1993, un train reliait la ville à l'Arménie. Aujourd'hui, comme tout le long de la frontière, les routes et les voies de chemin de fer sont coupées. Gokmen raconte qu'après la chute de l'URSS, les Arméniens venaient ici acheter des produits frais, des volailles, des outils... le petit commerce y trouvait son compte. Depuis la fermeture, les ●●●

# Au cœur des tensions : le Haut-Karabakh, casse-tête géopolitique et tragédie humaine

●●● commerçants et les quelques hommes d'affaires de la région se plaignent. Tous sont persuadés que les Arméniens pourraient leur apporter du business. «Un mur nous sépare. Même au temps des Soviétiques, on arrivait à franchir la frontière», se souvient Gokmen. Côté turc, l'armée est plutôt discrète ; on peut s'approcher sans difficulté de la ligne frontalière. Côté arménien, c'est différent. Tours de guet tous les cinq kilomètres. Barbelés. Patrouilles armées nuit et jour. Personne ne se risque le long de la démarcation sans autorisation. Paradoxe : les Turcs ont fermé la porte, mais ce sont les Arméniens qui la verrouillent le mieux. Ou, pour être plus précis, l'ex-Armée rouge, puisque l'Arménie a un accord militaire avec la Russie depuis 1995.

### Les villages sont si proches que les Arméniens entendent le muezzin et répondent par les cloches

Des forces sur le pied de guerre, car la moindre étincelle peut enflammer la région. Au cœur des tensions, le Haut-Karabakh. Un casse-tête géopolitique et une tragédie humaine. Cette enclave peuplée à 80 % d'Arméniens avait été attribuée à l'Azerbaïdjan par Moscou en 1921. Mais en 1988, à la veille de la décomposition de l'URSS, ce territoire grand comme la Haute-Savoie (4 400 kilomètres carrés) a revendiqué son indépendance, aussitôt rejetée par le gouvernement de Bakou. S'ensuivra un conflit meurtrier opposant les Azéris aux indépendantistes du Haut-Karabakh soutenus par les forces arméniennes. Un cessez-le-feu a été signé en mai 1994 après six ans de combat et plus de 20 000 morts, figeant une situation que n'accepte toujours pas l'Azerbaïdjan. La république auto-proclamée du Haut-Karabakh n'est aujourd'hui reconnue que par la seule Arménie. Depuis, le cessez-le-feu est de moins en moins respecté et les troupes arméniennes sont toujours présentes sur les territoires azéris autour du Haut-Karabakh. Des négociations ont été entreprises sous l'égide du «groupe de Minsk», une instance créée en 1992 par l'OSCE et coprésidée par la France, les Etats-Unis et la Russie, mais rien n'avance. Pour les Turcs, tant que les Arméniens ne feront pas de réelles concessions sur le Haut-Karabakh, la frontière restera fermée.

Au milieu coule une rivière vive et rapide. L'Araxe sépare naturellement les deux pays, même si elle ne constitue pas une frontière dans l'inconscient

collectif arménien. Orah Karadoig, 73 ans, éleveur de brebis, n'a jamais quitté Halikislak, son village sur la rive turque. Orah se souvient du temps où il suffisait d'emprunter un petit pont pour se rendre en face, à Bagaran, le hameau arménien. «Que voulez-vous que l'on nous dise ? On échangeait des légumes, on parlait pêche, on faisait même des pique-niques au bord de l'eau.» Et aujourd'hui ? «Ah, faut faire attention. Les Russes ne rigolent pas trop...» Les villages sont si proches que les Arméniens entendent la voix du muezzin. Ils répondent par le son des cloches. Le 12 avril 2011, l'Arménie et son grand allié la Russie ont ratifié un nouvel accord sur le maintien de la présence militaire russe jusqu'en 2044. A Gyumri, ville arménienne très proche de la frontière, les Russes ont implanté leur 102<sup>e</sup> base militaire, avec des unités d'infanterie et d'artillerie (5 000 hommes), des avions de combat MIG-29 et des missiles sol-air S-300. Ils ne cachent pas leur jeu. Plus que jamais, ils veulent rester présents dans le Caucase du Sud. Moscou ne veut surtout pas laisser Washington – principal allié de la Turquie, raison pour laquelle Barak Obama se refuse à évoquer officiellement le mot de «génocide» – s'emparer du leadership diplomatique, économique, voire militaire, dans ce secteur. Russes et Américains veulent être là parce que la Turquie est un carrefour stratégique, parce que les ressources en gaz et en pétrole sont proches (l'Azerbaïdjan est un gros exportateur). Enfin, parce que l'Iran, l'Irak et la Syrie sont à deux pas, parce que ces terres d'instabilité sont autant de foyers potentiels du terrorisme. Bien malgré elle, l'Arménie se retrouve au milieu de cet échiquier.

Dans les rues de Gyumri, 140 000 habitants, deuxième ville d'Arménie, personne ne prête attention aux soldats russes qui font les magasins, chapka gris-bleu perchée sur le crâne. Les plus anciens se disent rassurés par leur présence. «Nous ne sommes que deux millions d'Arméniens, les Turcs sont près de quarante fois plus nombreux. Imaginez s'ils nous déclaraient la guerre...» Gaïane, jeune fille brune de 25 ans, plus belle qu'une Miss Univers, refuse ce discours qu'elle trouve exagéré. Mais elle aussi, comme les jeunes de son âge, approuve les accords avec les Russes. Elle est bénévole dans une association qui mène des projets culturels dans cette ville qui en a tant besoin. Le 7 décembre 1988, Gyumri a été détruite à 60 % par un gros tremblement de terre (6,9 sur l'échelle de Richter). Aujourd'hui encore, des ruines jonchent le centre-ville aux façades tristes et sombres et l'on estime que 4 000 familles n'ont pas retrouvé de toit digne de ce nom. La misère gagne et l'ennui se propage. Les hommes sont partis chercher du travail en Russie. La ville a surtout gardé des femmes seules, des enfants et des personnes âgées. Et si la frontière, que l'on aperçoit des terrasses de la ville, venait à s'ouvrir ? Et si les échanges économiques entre les deux pays reprenaient ? Gaïane ne sait pas si la vie serait meilleure à ●●●

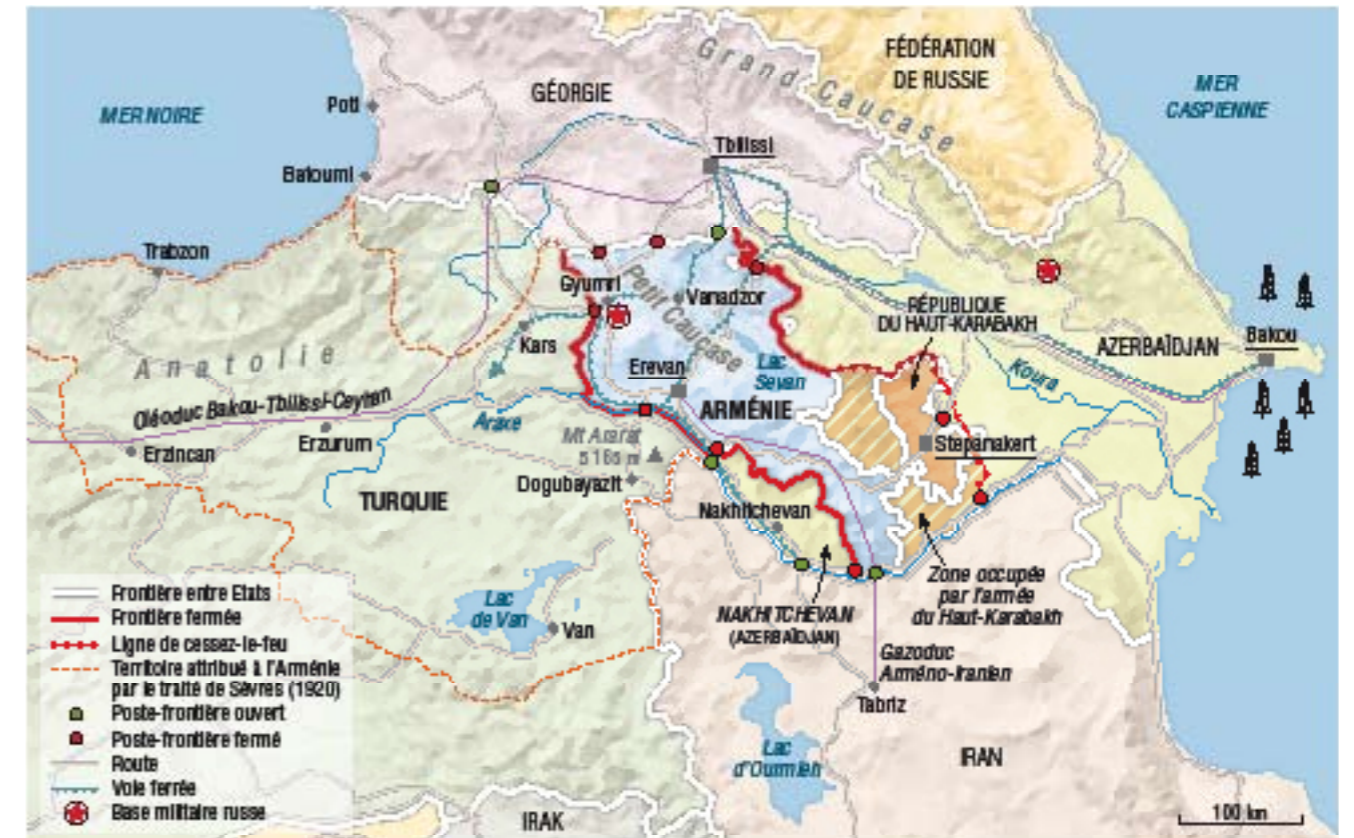
## UN ÉTAT COMPLÈTEMENT ISOLÉ AU CŒUR DU CAUCASE

C'est un petit pays (29 800 km<sup>2</sup>, moins que la Bourgogne), qui se rêvait plus grand. En 1920, le traité de Sévres promettait d'intégrer à la nouvelle Arménie indépendante plusieurs vilayets (provinces) d'Anatolie orientale. Mais le texte ne fut jamais ratifié. Réduite à son territoire actuel,

l'Arménie est en outre isolée, «coincée» entre ses deux pires ennemis, la Turquie et l'Azerbaïdjan. Sur 1 000 kilomètres de frontière que compte le pays, 834 sont fermés. Un seul poste de douane est en fonction avec la Géorgie. La frontière avec l'Iran (35 km) reste, elle, praticable.

Depuis 2009, un pipeline relie même les deux pays, alors que le plus gros oléoduc de la région, le BTC, contourne l'Arménie par le nord. La question du Haut-Karabakh, cette enclave peuplée d'Arméniens, mais située sur le territoire de l'Azerbaïdjan, entrave toute négociation, la Turquie

(sunnite) soutenant les Azéris (turcophones mais chiites). Un autre territoire, le Nakhitchevan, peuplé d'Azéris, est coupé de l'Azerbaïdjan, dont il fait pourtant administrativement partie. Ces découpages hasardeux hérités de la guerre froide ne facilitent pas la paix.

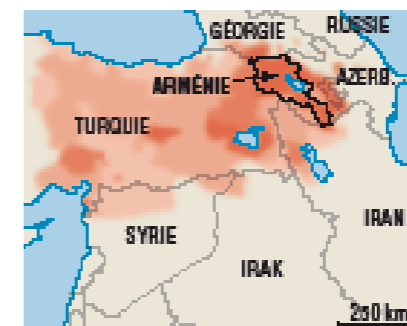


70 AP. J.-C. : UN ROYAUME IMMENSE



L'Ourartou serait le berceau de la civilisation arménienne. Sa capitale, Tushpa, se situait à l'emplacement de l'actuelle ville de Van, en Turquie orientale, une région que les nationalistes arméniens qualifient encore aujourd'hui d'«Arménie occidentale». Ce royaume connut son apogée sous Tigrane II le Grand, avant d'être vassalisé par les Romains.

1915 : UNE POPULATION RAYÉE DE LA CARTE



Avant le génocide de 1915-1916, qui fit 1,5 million de morts selon les Arméniens, leur peuple formait la minorité principale en Turquie orientale (avec les Turcs, les Kurdes, les Grecs...). Dans les zones rouge foncé, ils constituaient plus de 50 % de la population. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 60 000 en Turquie, dont les trois quarts à Istanbul.

1991 : UNE OUVERTURE DE COURTE DURÉE



L'Arménie fut intégrée à l'Union soviétique en 1920. La frontière avec la Turquie était alors moins hermétiquement fermée qu'aujourd'hui : des trains circulaient entre les deux pays. En 1991, l'Arménie devenue indépendante tentera d'établir des relations diplomatiques avec Ankara. Mais l'embrassement du Haut-Karabakh mit aussitôt un terme à cet effort.



AKYAKA / TURQUIE

## LES KURDES DÉSORMAIS MAJORITAIRES

Les Kurdes constituent la principale composante démographique dans la province de Kars, comme dans toute l'Anatolie orientale. Leur présence est difficile à chiffrer, tant l'Etat turc la minimise. Avant le XX<sup>e</sup> siècle et le génocide arménien, cette région était habitée par une mosaïque de peuples (Kurdes, Grecs, Tcherkesses, Assyro-chaldéens, Arméniens...).



●●● Gyumri. Elle ne se pose pas la question en ces termes. Son regard s'assombrit : « Que les Turcs demandent pardon, et après, on pourra peut-être envisager l'avenir avec eux. »

Gaïane a fait le choix de ne pas quitter sa ville. D'autres ont tenté leur chance en Russie. D'autres encore ont misé sur Erevan, la capitale qui regroupe à elle seule presque 50 % de la population arménienne et quasiment autant de la production industrielle nationale. Rien à voir avec Gyumri. Erevan se veut moderne. De larges avenues pour piétons, des immeubles vitrés qui viennent rivaliser avec les imposants bâtiments laissés par les Soviétiques, des boutiques de mode, des terrasses de café...

### Le mont Ararat, symbole de la nation arménienne, est situé en territoire turc depuis 1921

En fin de journée et le week-end, les couples et les familles préfèrent la Cascade, un monument construit dans les années 1970, composé de deux escaliers de 500 marches encadrant une belle enfilade de terrasses et de fontaines. L'ensemble abrite des galeries reconverties en musée d'art contemporain. Au plus haut de l'escalier, les visiteurs essoufflés découvrent la ville. Mais c'est le mont Ararat qui s'impose au regard, 5 165 mètres d'altitude et des neiges éternelles. Omniprésent sur les cartes postales, les porte-clés, les menus de restaurant et les pare-brise de taxi, le sommet est l'un des symboles forts de la nation arménienne. Il est pourtant situé sur le territoire turc depuis le traité de Kars de 1921.

Après la Première Guerre mondiale, le traité de Sévres, conclu le 10 août 1920, instituait une Arménie indépendante. Le texte lui accordait un vaste territoire comprenant entre autres la ville de Kars. Mais le 22 septembre 1920, les troupes nationalistes du

général Mustafa Kemal Atatürk (il deviendra par la suite le premier président de la République turque) pénétrèrent en République d'Arménie, aidés par leurs alliés bolcheviks. Vaincu, le gouvernement arménien fut contraint de renoncer au traité de Sévres. En 1921, Atatürk et les dirigeants communistes imposèrent à l'Arménie le traité de Kars, établissant les frontières actuelles. En plein centre-ville d'Erevan, depuis son bureau aux larges fenêtres, Vartan Oskanian ne voit pas le mont Ararat. Ministre des Affaires étrangères de 1998 à 2008, aujourd'hui président fondateur de la fondation Civilitas, qui soutient d'importants programmes éducatifs, économiques et citoyens en Arménie, il connaît le poids du passé. « Pour beaucoup d'Arméniens, que la frontière soit ouverte ou fermée n'est pas le problème de fond, explique-t-il. C'est son tracé qui les dérange. Beaucoup pensent que le traité de Kars n'a pas de valeur. Et si le protocole de Zurich signé en 2009 a été mal reçu, c'est qu'il obligeait l'Arménie à reconnaître officiellement ses frontières d'aujourd'hui. En acceptant, nous nous fermerions la possibilité de rétablir, d'une façon ou d'une autre, la vérité historique. Vous savez, pour certains, Kars n'est pas en Turquie mais toujours en Arménie occidentale. »

Le « Monument à l'humanité » de Kars devait être éclairé la nuit par des lasers pour être vu depuis l'Arménie. L'artiste avait aussi prévu d'y sculpter un oeil gigantesque pour symboliser la conscience, et une larme, pour les douleurs de l'histoire. L'un des personnages en béton devait aussi tendre une main. Elle est aujourd'hui déposée au sol, dans la boue et les herbes sèches. La paume tournée, par le plus grand des hasards, vers la frontière arménienne. ■

Claude Faber